

# Chronique d'un printemps

## Le Rassemblement des francophones d'Amérique

Fernan Carrière

Number 44, Fall–September 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carrière, F. (1987). Chronique d'un printemps : le Rassemblement des francophones d'Amérique. *Liaison*, (44), 54–55.

## Chroniques de la rédaction

Chronique d'un printemps :

# Le Rassemblement des francophones d'Amérique

par Fernan Carrière

**B**eaucoup d'entre nous l'auront noté : le printemps 1987 aura été intense en Ontario français, sans parler de l'actualité canadienne : l'accord constitutionnel Meech-Langevin, notamment, ainsi que tous les congrès, colloques, festivals et rassemblements, dont le Rassemblement des francophones d'Amérique, tenu à Québec à la fin juin.

Il me semble avoir constaté que c'est comme si on avait dénoué des points de tension dans le corps de l'Ontario français. Celui-ci est plus détendu; son visage est plus serein, il affiche même de l'assurance. Tout en étant conscient de sa vulnérabilité mais sans pourtant s'effaroucher, il envisage le paysage qu'il lui reste à modeler afin de l'habiter plus confortablement. Il se surprend même à échafauder des plans plus complexes.

Nous pouvons surtout depuis moins d'un an nous servir de l'État provincial pour soutenir notre effort de construction d'une société sur les plans régional et institutionnel. Il importe peu, à court terme, que la reconnaissance de notre existence soit consacrée ou non sur des parchemins dans des vitrines de musée pour consommation touristique ou encore, dans les livres d'histoire dont nous affligerons les générations futures d'écoliers. La loi 8 nous suffit, en attendant toujours la consécration du musée des constitutions qu'est le Parlement fédéral.

En dernière analyse, ce qui compte, c'est que cette loi nous permet à court terme de centrer nos énergies à achever la construction de la charpente de notre habitation collective, dont particulièrement, de cette pièce d'importance stratégique que constitue l'université ontarioise.

Pourtant, comme je l'écrivais au tout début de cette chronique, il ne faut pas se leurrer. Nous sommes toujours vulnérables. C'est le rédacteur en chef du **Droit**, Jean-Guy Bruneau, qui me faisait remarquer, lors d'une conversation en début de soirée, à l'occasion du Banquet du Festival franco-ontarien d'Ottawa, que jamais la distance n'aura été aussi grande entre la communauté ontarioise et son leadership. Il a raison, compte tenu de toutes les nuances qu'il faut apporter à de telles affirmations.

Ce qui m'a frappé, lors de mon séjour à Québec à l'occasion du Rassemblement des francophones d'Amérique, c'est le pessimisme et le désarroi qui semble marquer certains secteurs de la société québécoise, en contraste du climat ressenti par le leadership de la communauté ontarioise. Il m'a semblé que cette insécurité s'exprimait, tant dans le cadre de forums publics qu'au cours de conversations personnelles, presque sur le ton de la confidence, comme si on partageait un secret. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la francophonie nord-américaine *bors Québec* devrait y voir de plus près, elle qui se complait à répéter que nous comptons sur un Québec dynamique et vigoureux. Tout est tellement si relatif!

Par exemple, ce n'est guère un bilan positif que les régions du Québec posaient en terme de développement régional de la culture, lors du Colloque du Conseil de la culture de Québec, qui fête cette année son dixième anniversaire. On en venait à se poser, entre autres, la question suivante : est-ce qu'une région, comme celle de la ville de Québec, n'en est réduite qu'à offrir un terrain propice pour l'éclosion de talents comme celui de Robert Lepage, pour ensuite les regarder s'envoler vers les métropoles? Il me semblait entendre des discours familiers. Tout est question de perspective. Moncton, Ottawa et Saint-Boniface ne sont que des centres

régionaux, comme Québec, dans un ensemble plus vaste. Comme Bruxelles, Genève ou Marseille en Europe francophone vis à vis Paris.

Il est impossible de résumer toutes les interventions, toutes les conversations intéressantes qui puissent surgir à l'occasion de tels événements. Suffit-il de le répéter : un colloque comme celui du Conseil de la culture de Québec est stimulant. Il nous permet de nous dégager, de prendre de la perspective, de réfléchir sur notre évolution, sur notre situation. J'ai retenu, entre autres, les observations du professeur Michel Quévité, de l'Université Louvain en Belgique, qui a énoncé une série de conditions qui favorisent le développement des cultures en milieu dit *régional*.

Il a d'abord défini le rôle de la culture comme étant de *créer des espaces de liberté d'expression*. Il importe pour Quévité, qui est aussi consultant en développement culturel régional pour le Conseil de l'Europe, qu'une région possède une identité forte, ouverte cependant sur l'extérieur. Il faut, en deuxième lieu, que la région ait accès à la maîtrise de l'innovation (notamment du développement technologique). Troisièmement, il considère comme étant essentiel que la région maintienne une capacité *critique*. La région doit pouvoir s'appuyer sur le travail d'animateurs compétents. Enfin, la population d'une région doit avoir accès aux produits culturels : c'est la notion de *démocratie culturelle*. Lorsqu'on examine notre situation particulière en tenant compte de ces critères, on peut mesurer tout le chemin que nous avons à parcourir et tout le chemin que nous avons aussi parcouru depuis quelques années.

Tout est question de perspective : considérons l'industrie du disque français au Québec! Michel D'Astous, directeur de la planification à la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne, qui participait comme personne ressource dans un des treize ateliers du Rassemblement des francophones, nous a démontré qu'elle est en chute libre! Il nous révélait que de 1978 à 1984, les enregistrements de disques en langue française ont connu une baisse inquiétante de 45 pour cent, que les produits canadiens accaparaient 17 pour cent du marché en 1982 et que seulement 18 pour cent de tous les disques à *contenu canadien* lancés en 1984 étaient en français. Ce n'est pas rassurant pour des chanteurs francophones, qu'ils viennent de Sudbury, Sherbrooke ou Saint-Boniface, comme

nous en avons fait état dans notre numéro de décembre 1985. Vu de cette perspective, c'est toute la région du continent francophone qui devrait prendre conscience de sa vulnérabilité. Cette conscience nous fait encore défaut, de part et d'autre des frontières du Québec.

C'est pourquoi l'initiative même du Rassemblement des francophones d'Amérique est louable. On avait un bon prétexte : préparer la tenue du Sommet des chefs d'État francophones à Québec... même si en réalité, ce forum ne nous permettait qu'une marge infime de manœuvre pour changer quoi que ce soit dans la préparation de ce Sommet.

En soi, la tenue même de cet événement unique constitue un précédent. On aurait certes souhaité une présence plus représentative de tous les secteurs de la société québécoise. Il est rare pour nous, de l'extérieur des frontières du Québec, d'avoir l'occasion d'échanger avec des porte-parole québécois, sur des problèmes que nous partageons. Nous sommes, de part et d'autres des frontières du Québec, mal informés de nos réalités respectives. Et il est trop facile, comme l'ont fait certains Québécois, de rejeter le reproche que nous leur adressons de nous avoir négligé et d'en reporter le blâme sur les médias québécois. Ceux-ci ne font que refléter le manque d'intérêt de larges secteurs de la société québécoise à l'égard des diasporas québécoise et acadienne dispersées sur le continent nord-américain. À y regarder de plus près cependant, la situation est beaucoup plus complexe, comme je le soulignais dans la présentation du dossier sur le **Continent Québec** que nous avons publié ici-même il y a presque deux ans (n° 37, décembre 1985).

Tous les participants du Rassemblement ont exprimé le vœu de se réunir à nouveau, afin de préparer les Sommets des chefs d'État francophone qui suivront celui de Québec. Je me permets de suggérer que l'on commence à préparer un éventuel Rassemblement aussitôt le Sommet de Québec terminé. Il faudrait surtout qu'un tel événement puisse être organisé de telle sorte que les communautés francophones minoritaires *bors Québec* puissent avoir un impact réel sur la préparation du Sommet du Sénégal dans deux ans.

De plus, plusieurs auront noté l'absence de la jeunesse francophone nord-américaine au Rassemblement de Québec. La délégation de l'Ontario, composée en majorité de personnes dans leur trentaine ou quarantaine, était parmi les plus jeunes de toutes les délégations. Il faudrait voir à rajeunir la représentation des délégués à l'avenir. □

## Chroniques de la rédaction

# Petit souvenir d'un grand homme

par Paul-François Sylvestre

**U**n Franco-Ontarien connu dans plusieurs coins de la province est disparu et a laissé derrière lui le souvenir d'un grand humaniste. Adolphe Proulx est décédé le 22 juillet dernier, à l'âge de 59 ans, au chalet familial près d'Alexandria. Il avait été tour à tour évêque auxiliaire de Sault-Sainte-Marie, évêque d'Alexandria et évêque de Gatineau-Hull.

J'ai eu l'occasion de rencontrer Mgr Proulx à trois reprises, chaque fois au Salon du livre de l'Outaouais. C'était un homme qui s'intéressait à toutes les sphères de l'activité humaine, y compris la création littéraire, et il ne manquait pas d'encourager les écrivains de la région, notamment en achetant les ouvrages publiés par les maisons d'édition locales que sont Asticou(Hull) et L'Interligne(Ottawa). Je me souviens de lui avoir présenté deux de mes titres en 1985, **Les communautés religieuses en Ontario français** et **Le discours franco-ontarien**. Il n'a pas hésité un instant et a sorti aussitôt son porte-monnaie. Une romancière à mes côtés lui a dédié, elle aussi, deux ouvrages. L'année suivante, Monseigneur revenait faire son tour au Salon du livre et accumulait d'autres titres, dont un répertoire de **Nos parlementaires**. Je me rappelle lui avoir dit qu'il connaissait sans doute plusieurs de ces personnalités et qu'il prendrait sûrement plaisir à consulter un tel ouvrage.

J'ai revu Mgr Proulx au Salon du livre de 1987, pour la dernière fois sans le savoir. J'en profitai pour lui présenter mon roman sur la contrebande dans

l'Ontario de 1920 et pour vérifier une anecdote de mon récit. Était-il vrai que les évêques du temps s'opposaient à la prohibition parce que celle-ci portait atteinte à la liberté de conscience? C'est ce que Mgr Fallon aurait prétendu, lui dis-je. Il m'a répondu qu'une telle thèse avait certainement pu être soutenue à l'époque et il a quitté le kiosque de Prise de Parole en apportant **Des oeufs frappés**.

Il va sans dire que Mgr Proulx m'a encouragé lorsque mon livre sur **Les évêques franco-ontariens** est paru en octobre 1986. À l'instar des quarante autres prélats de l'Ontario français depuis 1833, l'évêque originaire de Hammer occupe deux pleines pages de ce répertoire. Il m'a demandé d'envoyer un exemplaire du livre à son frère Conrad, à Sturgeon Falls, et un autre à sa bonne amie Jeannine Séguin, de Cornwall. Il s'est lui-même chargé de distribuer une dizaine d'exemplaires.

Mon dernier essai sur l'Ontario français, **Le concours de français**, renferme plusieurs photographies, dont une des concurrents de 1940. On y reconnaît Adolphe Proulx à l'âge de 12 ou 13 ans. Quand Prise de Parole m'a remis les illustrations, en juillet, je me suis proposé de les distribuer à certaines personnes qui y figuraient et que je pouvais facilement rejoindre. La photo de 1940 était bien entendu destinée à Mgr Proulx. Hélas, il est mort avant que je ne la mette à la poste.

Je l'enverrai à la famille, avec un exemplaire du livre relié et signé. Ce sera là un souvenir d'enfance du cher disparu. Ce sera là ma façon de ne pas oublier un homme que j'ai peu connu, mais que j'ai beaucoup apprécié. □